



DOSSIER DE PRESSE



EN FINIR AVEC EDDY BELLEGUEULE

COLLECTIF La Bécane / Jessica Gazon

D'après le roman d'Édouard Louis *En finir avec Eddy Bellegueule*

D'après le roman d'Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule* | **Adaptation Collective** | **Mise en scène** Jessica Gazon | **Dramaturgie** Thibaut Nève | **Interprétation** Janie Follet, Sophie Jaskulski, Louise Manteau, François Maquet | **Création costumes** Élise Abraham | **Création sonore** Ségolène Neyroud | **Vidéo** Jérôme Guiot | **Direction technique et regard scénographique** Aurélie Perret | **Création lumière** Aurore Leduc | **Régie** Marc Defrise | **Création** Collectif La Bécane | **Production** L'ANCRE - Théâtre Royal | **Coproduction** l'Atelier 210, MARS - Mons Arts de la Scène, Maison de la Culture de Tournai/maison de création, la Coop asbl, Shelter Prod | **Aide** Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles - Service du Théâtre | Soutien Compagnie Gazon-Nève, BAMP, taxshelter.be, ING et du tax-shelter du gouvernement fédéral belge | **Diffusion** La Charge du Rhinocéros | Copyright © 2014, Édouard Louis, tous droits réservés. Première publication aux Editions du Seuil 2014.

SYNOPSIS

Basé sur le roman *En finir avec Eddy Bellegueule*, cette création dresse le portrait d'un ado marginalisé, né en Picardie dans un milieu précarisé, en décalage constant avec son environnement, entre carence affective et haine de soi. Un éloge du risque, de la fuite et de l'affranchissement !

Eddy Bellegueule est un enfant considéré comme « différent » par ceux qui l'entourent. Exclu, harcelé et violenté, il évolue dans un milieu où les garçons doivent rejeter l'école, où pour se construire en tant qu'homme il faut être « un dur ». Un monde où le travail à l'usine détruit les corps, où on se retrouve au chômage, où on boit pour oublier, où abandonnés par les gouvernements, on vote Front National. Un milieu aussi où on déteste les « pédés ». Eddy est un « pédé ». Au-delà de la discrimination sexuelle, ce récit autobiographique poignant témoigne de cette lutte incroyable pour s'extirper de son milieu d'origine.



© Photo de répétition

Extrait

Narrateur : Les durs au village, qui incarnaient toutes les valeurs masculines tant célébrées, refusaient de se plier à la discipline scolaire et il était important pour lui d'avoir été un dur. Lorsque mon père disait d'un de mes frères ou de mes cousins qu'il était un dur, je percevais de l'admiration dans sa voix. Au village, il n'importait pas seulement d'avoir été un dur mais aussi de savoir-faire de ses garçons des durs. Un père renforçait son identité masculine par ses fils, auxquels il se devait de transmettre ses valeurs viriles, et mon père le ferait, il allait faire de moi un dur, c'était sa fierté d'homme qui était en jeu. Il avait décidé de m'appeler Eddy à cause des séries américaines qu'il regardait à la télévision. Avec le nom de famille qu'il me transmettait...

Le père : Bellegueule

Narrateur : Et tout le passé dont était chargé ce nom, j'allais donc me nommer :

Le père : Eddy Bellegueule.

Tou.te.s : Un nom de dur.

LA BÉCANE OU COMMENT EST NÉE L'ENVIE DE PORTER CE TEXTE SUR SCÈNE

« Et si on se retrouve un jour dans le théâtre,
c'est parce qu'il y a quelque chose qu'on n'a pas supporté »

Valère Novarina

Composé de trois comédiennes, Janie Follet, Louise Manteau et Sophie Jaskulski, le collectif La Bécane est né du désir de porter le texte d'Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, de l'envie de faire entendre ces voix, échos profonds de leurs vécus.

Ces comédiennes sont trois « filles du Nord ». Trois parcours singuliers ayant fait leurs premiers pas sur les trottoirs ou les prairies des Hauts de France où se déroule *En finir avec Eddy Bellegueule*. Leur rencontre autour du roman d'Édouard Louis fait des étincelles. Les souvenirs d'enfance refont surface avec douceur ou âpreté. Les mots crus et le parler picard font écho à une violence qu'elles ont toutes les trois, de manières différentes, parfois vécue, sentie, connue, approchée. La région dont il parle, elles la connaissent, elles y ont grandi. Les personnages qu'il retranscrit ce sont leurs parents, leurs oncles et tantes, frères et sœurs, cousin.e.s, ami.e.s, voisin.e.s, camarades de classe... Au-delà du parcours troublant du protagoniste, c'est la manière dont Édouard Louis dépeint le milieu dans lequel il vit qui les touche: ses personnages, remplis de paradoxes, qui se débattent dans la précarité qu'on leur impose. L'impossibilité d'évoluer, d'avoir le choix d'une autre vie, autant pour les femmes que pour les hommes. Comme si vivre dans ce milieu imposait l'héritage de subir ce que l'état, la société a décidé pour eux.

Dès l'enfance, elles se sont questionnées sur ces injustices de classe, et c'est comme si son écriture criait ce qu'elles pensent tout bas. Ce sont ces similitudes qui les animent, et surtout la force de résilience d'Édouard Louis qui les a poussées à porter ce texte à la scène. C'est aussi la colère qui s'empare d'elles quand elles constatent que ces inégalités perdurent.

Aujourd'hui adultes, elles ont toutes les trois, comme Édouard Louis, pris la fuite. Le changement spatial comme seule solution pour échapper au déterminisme de cette région sans horizon. Quitter les leurs, rompre pour s'inventer ailleurs. Et comme le dira Édouard Louis : « Il y a une sorte de joie à s'inventer soi-même, à choisir ce qu'on est ». Pour toutes ces raisons intimes, il leur est apparu comme une évidence de faire corps pour porter ce texte. Parce qu'elles ont toutes quelque chose en commun avec Eddy et l'air qu'il respire en Picardie dans les années 90.

Au-delà de l'émotion de ces accointances, c'est aussi les questions politiques et sociales que ce texte soulève qui les intéressent. Édouard Louis est du côté des exclus, des laissés pour compte, de ceux que l'on cache et dont on ne parle pas. Il tente de donner la parole à ceux qui ne l'ont pas, ou n'ont pas les outils pour s'exprimer. Le collectif, à travers ce premier projet, souhaite s'engager dans une démarche théâtrale parallèle à l'œuvre romanesque d'Édouard Louis: représenter sur scène un milieu social délaissé et donner à voir sa violence, sa rusticité et sa détresse.

« J'ai voulu restituer la violence de ce monde-là, qui est une violence très particulière, qui est une violence très forte, qui elle-même est due à la misère et à l'exclusion, qui est la violence partout, la violence de tous contre tous, des hommes sur les femmes, des hétérosexuels sur les gays, des ouvriers sur les Rmistes, des Rmistes sur les étrangers qu'ils voient à la télévision (puisque'ils en croisent eux-mêmes assez peu) (...) Et si on parle de ces gens-là et de cette violence qui peut exister dans ce monde-là, on est toujours taxé de racisme de classe, ou de prolophobie, comme on dit. Alors que ça me semble absolument essentiel de montrer ces réalités-là si on veut les changer. »

Interview d'Édouard Louis à la Librairie Mollat.

Extrait

Narratrice : Nous n'étions pas les plus pauvres. Nos voisins les plus proches, qui avaient moins d'argent encore, une maison constamment sale, mal entretenue, étaient l'objet du mépris de ma mère et des autres. N'ayant pas de travail, ils faisaient partie de cette fraction des habitants dont on disait qu'ils étaient des fainéants, des individus qui profitent des aides sociales. Un effort désespéré, sans cesse recommencé, pour mettre d'autres gens au-dessous de soi, ne pas être au plus bas de l'échelle sociale. Les voisins allaient dans les champs qui entouraient le village pour dérober du maïs et des petits pois, avec la vigilance dont il fallait faire preuve pour ne pas être surpris par les agriculteurs, faire gaffe aux culs-terreux.

UN CONTE MODERNE DU VILAIN PETIT CANARD

En finir avec Eddy Bellegueule, c'est l'histoire d'Eddy Bellegueule, un enfant considéré par son entourage comme différent. Eddy évolue dans un milieu où les décisions gouvernementales ont un impact direct dans la survie d'une famille, où 5 euros de plus ou de moins par mois détermine si un paquet de pâtes sera acheté à l'épicerie ou encore demandé à la voisine, où les garçons doivent rejeter l'école et mépriser leurs professeurs pour être considérés comme « des durs ! », où être « un dur ! » est la seule façon de se construire en tant qu'homme, où le travail à l'usine détruit les corps des ouvriers, où l'on se retrouve au chômage du jour au lendemain, où l'on boit pour oublier, où la télévision est allumée à longueur de journée. Un milieu où écrasés, abandonnés et déçus par les gouvernements en place, on en vient à embrasser les discours du Front National et à voter pour eux.

Un milieu aussi, où l'on déteste les « pédés ». Et Eddy est un « pédé ». Sa vie est faite de honte. Avoir « un fils pédé », c'est la honte. Ses goûts, son allure, sa voix aiguë font l'objet de moqueries et de violences continues à l'école. Eddy a peur. Eddy est considéré comme un faible, et devra prouver qu'il ne l'est pas.

Il essaie en vain d'adopter les injonctions « virilistes » qui lui sont imposées afin de répondre à l'image qu'on attend de lui. Quelquefois, il arrive à donner le change. Ce sont de petites victoires amères qu'il savoure un temps. Jusqu'à la prochaine bataille. Parallèlement à la violence dont il fait l'objet et qu'il s'inflige à lui-même, Eddy traverse ses premiers émois sexuels envers les autres garçons. Une attirance perturbante et de plus en plus difficile à dissimuler. Face à son constat d'échec à être ce garçon qu'il n'est définitivement pas, il désire partir de toutes ses forces, quitter sa famille, sa maison, son village. Il mettra tout en œuvre pour y arriver et refusera par la même occasion l'avenir qu'on lui prédestinait.

DES THÉMATIQUES FORTES

L'HOMOPHOBIE

« *Le crime n'est pas de faire, mais d'être. Et surtout d'avoir l'air* »

Édouard Louis



© Photo de répétition

Tout au long du roman, Édouard Louis décrit comment son homosexualité l'exclut au niveau familial, social et scolaire, et provoque violence et rejet au sein de son entourage. Il déclarera lors d'un débat où il est invité à s'exprimer au sujet du mariage pour tous: « Pourquoi ma vie à moi, en tant que gay, en tant que minorité, pourquoi ma vie à moi, est une question, alors que la vie des autres n'est pas une question, la vie des autres, elle est une évidence ». En utilisant son parcours intime et en le rendant de ce fait éminemment politique, le récit d'Édouard Louis permet de prendre conscience de la marginalisation dont sont encore victimes les personnes ne répondant pas aux codes hétéro-normatifs.

Aujourd'hui, quelques années après La Manif pour tous, les agressions homophobes ont augmenté de 15% et les jeunes personnes homosexuelles ont 16 fois plus de risques de faire une tentative de suicide que les jeunes hétérosexuel.le.s. La stigmatisation sociale est encore très forte. Chaque année, des centaines de jeunes LGBT sont victimes de maltraitements. L'homophobie, que le Parlement français refuse de placer au même niveau que le racisme ou l'antisémitisme, provoque pourtant des dégâts tout aussi considérables quant à sa construction psychique.

Les études sociologiques sont parlantes. Dans le cadre familial, censé être la base de notre construction affective, il est fréquemment difficile pour jeunes personnes homosexuelles d'en parler. Il peut régulièrement arriver que cet aveu déclenche du rejet, des coups ou encore une mise à la porte. En 2020, être une personne homosexuelle relève encore pour certain.e.s d'une maladie honteuse qu'il conviendrait de cacher. Amener cette thématique sur nos scènes ainsi que dans les écoles et en décentralisation est malheureusement encore primordial aujourd'hui. À la suite de la parution de son roman, Édouard Louis a reçu en mars 2014 le prix Pierre Guénin contre l'homophobie et pour l'égalité des droits.

Extrait

Narrateur : Au village il y avait un homosexuel, courageux, qui avait pris la décision de vivre sans se cacher. Un jour lors d'un des bals du village, il est arrivé avec un autre homme. Il s'y trouvait également une bande de copains du village qui venait boire, s'amuser, chanter et essayer de séduire les rares filles qui n'étaient pas encore prises. L'alcool, l'effet de groupe, les garçons ont commencé à chahuter l'homosexuel, quelques coups d'épaule, des regards que l'on pourrait qualifier d'agressifs.

Bagarreur : Eh t'es pédé toi ou quoi, tu aimes la bite, baisse les yeux ou je te pète la gueule!

Narrateur : Mon père est arrivé, il avait tout entendu. Il était terriblement en colère...

Le père : Vous allez lui foutre la paix bordel de merde, vous vous croyez malins à l'insulter, ça vous regarde si il est pédé ? Ça vous dérange ? Allez ! rentrez chez vous bande de merdeux ! Faites plus chier !

LE HARCÈLEMENT

« Je ne sais pas si les garçons du couloir auraient qualifié leur comportement de violent. Au village, les hommes ne disaient jamais ce mot, il n'existait pas dans leur bouche. Pour un homme, la violence était quelque chose de naturel, d'évident. »

Édouard Louis



© Photo de répétition

Dans le roman, Eddy est stigmatisé, il est terrorisé tout au long de l'histoire par deux garçons qui l'attendent chaque jour pour l'humilier et le violenter. Se faire harceler laisse des séquelles indélébiles. En Belgique, un.e enfant sur quatre victime de harcèlement a déjà pensé au suicide. De plus, il/elle ne bénéficiera pas toujours de la protection d'adultes compétents. Pire, il/elle peut même se voir porter la responsabilité de la situation quand on lui demande de ne pas répondre aux provocations ou de se faire discret.e : la victime devient presque alors la cause du problème.

Cette problématique a pris une autre ampleur avec l'émergence des réseaux sociaux. D'après un article paru dans le journal Le Soir le 24 septembre 2019, en Fédération Wallonie Bruxelles, un élève sur trois est victime de harcèlement de la 6e primaire à la 3e secondaire. Cela laisse songeur.

Eddy se situe dans les années 90, mais quelle que soit l'époque et l'outil de harcèlement utilisé, toute personne ayant été confrontée de près ou de loin à cette problématique ne peut qu'être sensible à cette mise en perspective théâtrale. Amener cette problématique sur le plateau a aussi pour objectif que ceux et celles qui sont de l'autre côté, celui des harceleurs.euses, puissent s'identifier. Ce phénomène est complexe et certain.e.s ne se rendent parfois pas compte de l'enfer qu'ils/elles font vivre à d'autres. Eux/elles-mêmes sont souvent en prise avec des difficultés personnelles et familiales diverses. Que ces jeunes (ou moins jeunes) puissent comprendre, à travers l'histoire d'Eddy, qu'ils/elles ont pu participer ou participent encore au harcèlement de quelqu'un.e serait aussi un pas énorme vers une forme de résilience et pourquoi pas de réparation.

Extrait

Gamin : Prends ça dans ta gueule !

Narratrice : J'avais dix ans. Le crachat s'est écoulé lentement sur mon visage, jaune et épais, comme ces glaires sonores qui obstruent la gorge des personnes âgées ou des gens malades, à l'odeur forte et nauséabonde.

Gamin : Regarde il en a plein dans sa gueule ce fils de pute !

Narratrice : Le crachat s'écoule de mon œil jusqu'à mes lèvres, jusqu'à entrer dans ma bouche. Je n'ose pas l'essuyer. Je pourrais le faire, il suffirait d'un revers de manche. Il suffirait d'une fraction de seconde, d'un geste minuscule pour que le crachat n'entre pas en contact avec mes lèvres, mais je ne le fais pas, de peur qu'ils ne se sentent offensés, de peur qu'ils s'énervent encore un peu plus.

Gamin : Mais qui voilà ?

Gamin : C'est bien toi le fils Bellegueule, celui dont tout le monde parle ?

Narratrice : Ils m'ont posé cette question que je me suis répétée ensuite, inlassablement, des mois, des années.

Gamin : C'est toi le pédé ?

Gamin : Oui c'est lui, regarde, il a l'cul tout serré !

Narratrice : C'est la surprise qui m'a traversé, quand bien même ce n'était pas la première fois que l'on me disait une chose pareille. On ne s'habitue jamais à l'insulte.

Gamins insultent Eddy : Tantouse, enculé, tapette, tapette à mouches, hahaha... (Ils font des gestes obscènes et aboient)

Narratrice : Un sentiment d'impuissance, de perte d'équilibre et le mot pédé qui résonnait, explosait dans ma tête, palpitait en moi à la fréquence de mon rythme cardiaque.

Gamin : Vas-y chope-le !

Narratrice : Je n'imaginais pas qu'ils le feraient. La violence ne m'était pourtant pas étrangère, j'avais depuis toujours vu mon père ivre se battre à la sortie du café contre d'autres hommes ivres, leur casser le nez ou les dents.

Narratrice : C'est un élément auquel on ne pense pas, la douleur, le corps souffrant tout à coup, blessé, meurtri. On pense, devant ce type de scène à l'humiliation, à l'incompréhension, à la peur, mais on ne pense pas à la douleur.

FUIR POUR SE CONSTRUIRE... LE TRANSFUGE DE CLASSE

« Il fallait fuir. Mais d'abord, on ne pense pas spontanément à la fuite parce qu'on ignore qu'il existe un ailleurs. On ne sait pas que la fuite est une possibilité. On essaye dans un premier temps d'être comme les autres, et j'ai essayé d'être comme tout le monde. »
Édouard Louis

Comment quitter les siens pour devenir soi-même ? Comment rompre avec sa famille pour embrasser un avenir qui ne nous était pas offert ?

Dans *Éloge du risque*, la philosophe et psychanalyste Anne Dufourmentelle écrit : « Quitter sa famille, son origine, sa ville natale, le déjà vu (...), quelle vie singulière n'est pas à ce prix ? D'être infidèle à ce qui vous a été non pas transmis par amour mais ordonné, psychologiquement, généalogiquement, sous peine de destitution. L'épreuve initiatique d'une seconde naissance reste toujours et plus que jamais nécessaire. Il nous faut partir, nous défaire de nos codes, nos appartenances, notre lignée. Toute œuvre est à ce prix. Et tout amour je crois. La dépression est l'envers de se quitter. C'est ne pas pouvoir se déprendre, se défaire, se délester à temps, s'abandonner à l'ailleurs, pour quitter sa vie. »

En finir avec Eddy Bellegueule fait résonner admirablement ce passage car tout le roman est un éloge du risque. Édouard Louis y décrit la rupture, la force que cela demande de s'extraire de son milieu, cette prise de risque de ne plus être reconnu par les siens. Cette seconde naissance lui a permis de prendre un recul salutaire et de développer une analyse engagée de son milieu qu'il n'aurait jamais pu atteindre s'il y était resté. Ce livre est un cri d'amour, un portrait au vitriol certes, mais Édouard Louis ne montre jamais du doigt les siens, il ne les méprise pas. Il retrace leur vie et un système qui les broie. Un système qu'il n'a cessé de condamner. Il s'agit d'une main tendue et d'une défense des plus démunis.e.s qu'il connaît si bien. Édouard Louis est dans la velléité de comprendre et de défendre les exclu.e.s et de demander des comptes aux gouvernements en place, au risque de déplaire. Espérons que ce spectacle insufflera chez les « vilains petits canards » l'audace de rompre, de quitter, et de trouver ailleurs un autre type de famille, celle du cœur, celle qu'on reconnaît, celle de l'amitié.

Extrait

Narratrice: En vérité, je m'ennuyais beaucoup en leur compagnie. Il n'était pas rare que je dise à ma mère lorsque je m'absentais que je partais jouer avec eux : je rejoignais en fait Amélie. Sa mère m'invitait souvent à « dîner ». Chez mes parents nous ne « dînions » pas, nous mangions. La plupart du temps, même, nous utilisions le verbe « bouffer ». L'appel quotidien de mon père : C'est l'heure de bouffer !

Je formulais mes plaintes auprès d'Amélie quant à ma mère qui ne s'occupait pas assez de moi, contrairement à la sienne. Je n'étais pas à même de voir que la mère d'Amélie n'avait pas le même métier, le même statut, n'avait pas des conditions de vie aussi rudes. Qu'il était plus difficile pour ma mère de me consacrer du temps et, par-là, de l'amour.

D'autres fois, c'est vrai, l'indifférence de ma mère me rassurait. Quand je rentrais du collège, elle aurait pu facilement voir mes traits tirés, comme des rides. Mon visage semblait ridé à cause des coups qui me vieillissaient. J'avais onze ans mais j'étais déjà plus vieux que ma mère.



© Photo de répétition

EN SAVOIR PLUS SUR L'AUTEUR... QUI EST ÉDOUARD LOUIS ?



© D.R.

Édouard Louis, né Eddy Bellegueule, grandit à Hallencourt dans la Somme. De 2008 à 2010, il étudie l'histoire à l'Université de Picardie où il est remarqué par le philosophe Didier Eribon. En 2013, il obtient de changer de nom et devient Édouard Louis, en prenant comme prénom le surnom qu'on lui donne depuis le lycée, Édouard, et comme nom le prénom du héros de la pièce *Juste la fin du monde* de Jean-Luc Lagarce, Louis. La même année, il dirige l'ouvrage collectif *Pierre Bourdieu. L'insoumission en héritage*.

En janvier 2014, il publie son premier roman, *En finir avec Eddy Bellegueule*. Très commenté dans les médias, traduit dans une vingtaine de langues et largement salué pour ses qualités, le livre donne lieu aussi à plusieurs polémiques, notamment sur la manière dont il dépeint sa famille et son milieu social d'origine.

Dans *Le Monde* daté du 27 septembre 2015, il signe avec Geoffroy de Lagasnerie un manifeste intitulé « Intellectuels de gauche, réengagez-vous ! ». Volontairement polémique, le texte condamne le silence voire la fascination de la gauche face à la montée de l'extrême droite, et fustige le champ médiatique laissé libre aux intellectuels jugés réactionnaires.

De manière générale, Édouard Louis intervient régulièrement dans le champ politique avec ses amis Geoffroy de Lagasnerie et Didier Eribon. En 2016, ils adressent une lettre ouverte à Manuel Valls, dans laquelle ils l'accusent de ne pas essayer de comprendre les causes du terrorisme. Il était également signataire en octobre 2015 de l'« appel des 800 » en faveur d'un accueil des migrants plus respectueux des droits humains.

En 2016, il publie *Histoire de la Violence*, l'histoire du viol dont il a été victime. Il y analyse les origines et les causes de la violence. En revenant sur le passé de son agresseur, Reda, son enfance, la précarité dans laquelle il a vécu, mais aussi sur le passé colonial de la France, Édouard Louis cherche à comprendre la violence à l'œuvre dans son livre. Il déclare : « si excuser veut dire mettre les gens hors de cause, montrer que les causes sont ailleurs que dans les individus, [...] dans des forces historiques plus grandes qu'eux, alors je n'ai pas de problème avec ça oui, et j'excuse ».

En 2018, il publie son troisième roman, *Qui a tué mon père*, l'adresse bouleversante d'un fils à son père, soumis à la violence sociale. Ce livre inspiré d'une discussion avec Stanislas Nordey, sera aussi interprété et mis en scène par ce dernier au Théâtre national de la Colline.

L'EQUIPE DU SPECTACLE

JESSICA GAZON

Mise en scène

Après sa formation de comédienne aux Conservatoires de Liège et de Mons en 2003, Jessica Gazon travaille d'abord avec divers.e.s metteur.teuse.s en scène parmi lesquel.le.s Peggy Thomas, Virginie Strub, Christine Delmotte, Jean-Michel D'Hoop, Noémie Carcaud ou encore Vincent Goethals, passant du registre classique au contemporain. Elle participe à des ateliers de travail, entre autres avec Joël Pommerat, Daniel Danis, Philippe Minyana et Monica Espina. Elle participe à des performances musicales décalées telles que Mireilles et *Gary* de Nadia Schnock ou Fritüür. Parallèlement, elle fonde sa propre compagnie en 2009 avec Thibaut Neve (Gazon-Neve Cie) et ensemble ils créent des spectacles en binôme souvent issus d'écriture de plateau et teintés d'autofiction. En naît une trilogie maternelle (*L'homme du Câble*, *Toutes nos mères sont dépressives*, *Terrain Vague*), une supercherie radiophonique et critique des médias, *Vous n'avez pas tout dit (v.n.a.p.t.d.)*, un spectacle sur la rémission, *Synovie* et *Les petits humains*, dernière création de la compagnie traitant des rapports ambivalents parents/enfants. Elle est régulièrement appelée comme dramaturge et collaboratrice artistique. Son adaptation de *Celle que vous croyez* de Camille Laurens au Rideau de Bruxelles est le septième projet de la Compagnie Gazon-Neve.

JANIE FOLLET

Interprétation

Dès sa sortie du Conservatoire de Mons en 2004, Janie Follet crée au PRATO à Lille son premier monologue clownesque, co-écrit avec Gilles Defacque *Moi y'a une chose que j'comprends pas... c'est la beauté*. En Belgique, elle fait une rencontre décisive avec l'univers de la Compagnie belge ARSENIC, avec qui elle collabore jusqu'en 2011. Elle joue également sous la direction de Frédéric Dussenne, Peggy Thomas, Pierre Verplancken, Jérôme Nayer et continue parallèlement ses expériences burlesques en France. En 2014, avec l'aide d'Hélène Cordier, elle retourne à l'écriture d'un seul en scène : *Chair(e) de Poule*. En collaboration avec le comédien Alexandre Dewez, elle arpente le Brabant wallon avec une conférence décalée sur le vivre ensemble *Halte aux thuyas !* Une nouvelle création du duo se dessine actuellement. Avec les comédiennes Sophie Jaskulski et Louise Manteau, elle co-crée le collectif La Bécane, autour du roman *En finir avec Eddy Bellegueule* d'Édouard Louis. En 2019, elle fait partie de la distribution de *Quarantaine*, mis en scène par Vincent Lecuyer et tourne en France dans *Têtes rondes et têtes pointues* sous la direction de Pierre Boudeule.

SOPHIE JASKULSKI

Interprétation

Sophie Jaskulski est une artiste bruxelloise diplômée de l'INSAS en interprétation dramatique en 2007. Elle travaille en tant que comédienne entre autres avec Rafael Spregelburd (*La fin de l'Europe*), Emmanuel Texeraud (*Boccaperta !*), Sarah Siré (*Villa*), Christophe Sermet (*Hamelin*), Denis Laujol (*Griselidis*, *Mars*, *Le Playboy des terres de l'Ouest*), Michaël Delaunoy (*Loin de Corpus Christi*), Charlie Degotte (*L'Affaire Lambert*), Claire Gatineau (*L'illusion*), Marie Hossenloop (*La femme comme champ de bataille*), etc. Au cinéma, elle joue dans *Capote Percée* et *La ressource humaine* (Adriana Da Fonseca), *Le Miracle de Meux* (Baptiste Janon). Elle s'aventure sur les sentiers de la performance en mariée boxeuse à l'aveugle chez Boris Dambly (*Blind Boxing Brides*), elle pleure durant une semaine pour le projet vidéo *Still too sad to tell you* pour Anne-Cécile Vandalem, se jette dans les cauchemars de Laëtitia Dosh et Jean-François Mariotti en Suisse (*Nightmare is in the air*) et s'envole dans les délires cosmiques et de mathématiques cantiques du collectif Celestial Mekaniks. Elle fait partie du collectif d'actrices La Bécane créé avec Janie Follet et Louise Manteau, et chante également dans le groupe Fritüür.

LOUISE MANTEAU

Interprétation

Née à Maubeuge dans le nord de la France, elle part faire ses études d'art dramatique au Conservatoire Royal de Mons, dont elle sort diplômée en 2010. Depuis, elle vit à Bruxelles et travaille essentiellement en Belgique. Au théâtre, elle joue sous la direction des metteur.se.s en scène Frédéric Dussenne, Sylvie Landuyt, Céline Delbecq, Jean-Michel Van den Eeyden, Damien Dedobbeleer, Frédéric Lubansu, Jessica Gazon... Au cinéma, elle est à l'affiche de plusieurs courts-métrages belges comme *De la rage*, *Maxime et Marie*, *Au château des alouettes*, *Les Glaçons*... et est présente dans des séries télé: *Unité 42*, *E-legal*, *Les rivières pourpres* et bientôt *Pandore*. À la radio, elle co-anime l'émission *Afropean Écho* depuis 2015. Engagée au sein de l'asbl Afropean Project, elle coordonne et crée les actions artistiques et citoyennes du pôle culture et éducation. En 2018, elle co-crée le collectif La Bécane qui réunit trois comédiennes originaires des Hauts-de-France, autour du roman *En finir avec Eddy Bellegueule* d'Édouard Louis.

FRANÇOIS MAQUET

Interprétation

Formé au Conservatoire de Mons, François joue pour Monique Lenoble, Pascal Crochet, Lorette Moreau, Dominique Roodthoof naviguant entre du théâtre classique, contemporain et jeune public. Il assiste également la mise en scène pour Anne-Cécile Vandalem dans *Tristesses* et Emmanuel Texeraud dans *l'Intruse*. Il poursuit, au sein du What If?Collectif, ses propres recherches (*Homo Virtualis*, création collective à la Fabrique de théâtre et *La Traversée du Désir*, première mise en scène au Théâtre de la Vie en 2019). Il travaille actuellement avec le collectif La Bécane et la compagnie Gazon Nève sur *En finir avec Eddy Bellegueule* et *Mais vous travaillez mal, je suis un.e novice, pardon* ainsi que dans la prochaine création de Noémie Carcaud (janvier 22 au Théâtre de la vie).

THIBAUT NÈVE

Dramaturge, production

Après un mémoire sur « l'injure » et une licence en langues et littératures romanes (orientation linguistique) à L'ULB, Thibaut Nève décroche son premier prix d'art dramatique au Conservatoire Royal de Bruxelles en 2003, dans la classe de Bernard Marbaix. Il arpenté les scènes de différents théâtres en tant que comédien (*Les Martyrs*, *Jean Vilar*, *Le Public*, *Théâtre de la Vie...*) et participe à différents projets de jeunes compagnies, entre autres la compagnie Chéri-Chéri qu'il co-fonde avec Othmane Moumen et avec laquelle il défend un théâtre urbain et contemporain. Il signe également plusieurs mises en scène dont *Le Dindon* et *Le Cabaret Furieux* et *La Ménagerie de verre*. Depuis 2007, il creuse l'écriture d'autofiction (*Tripalium*, *Politkovskaia*) et crée en 2016 son propre cours d'écriture à L'Espace Magh. En 2017, Julien Carlier lui demande également d'écrire le texte de son spectacle de danse *Déjà Vu*. En 2009, il fonde avec Jessica Gazon leur compagnie et entament une trilogie autour de la figure maternelle (*L'homme du câble*, *Toutes nos mères sont dépressives*, *Terrain vague*) puis d'autres créations (*VNAPTD*, *Synovie*, *Les petits humains*, *Celle que vous croyez*). Il tourne également dans de nombreux courts-métrages, films et téléfilms. Il finalise un projet jeune public pour la cie la Tête à l'envers, *Jojo a disparu*, sur le dernier de la classe.

AURÉLIE PERRET

Direction technique et regard scénographique

Après un master en architecture d'intérieur, Aurélie Perret se lance dans un master en scénographie à L'ESA jusqu'en 2009. Multi-casquette, elle crée et construit les décors, scénographie les espaces, assure la régie plateau et la régie lumière de plusieurs spectacles et festivals. En 2010, elle renforce ponctuellement l'équipe technique des Brigittines, et en devient régisseuse générale en 2011. En parallèle, elle continue d'accompagner les compagnies telles que Mossoux-Bonté ou Ayelen Parolin dans leurs tournées internationales. En 2016, après 5 ans aux Brigittines, elle retourne à la vie freelance. Tout en restant fidèle aux compagnies avec lesquelles elle travaille déjà, elle rejoint la compagnie Artara la même année. Depuis, plusieurs compagnies de théâtre et de danse font régulièrement appel à elle en tant que directrice technique, scénographe, régisseuse générale, lumière ou plateau: Cie Gazon-Nève, La Convivialité, Popi Jones, Wooshing Machine, Cie Demestri Lefevre, Le Corps crie...

AURORE LEDUC

Création lumière

Éclairagiste, scénographe, touche à tout, bricoleuse de l'extrême et de l'interne, tisseuse de ponts entre sensible et perceptible. Aurore se forme à l'environnement lumineux sur le terrain au fil de ses précieuses rencontres. Elle sera pour un temps l'assistante d'Annie Leuridan autour de la Cie Contour Progressif, puis d'Éric Soyer sur un projet de la Cie Zaoum, et enfin de Caty Olive autour de Blanca Li. Elle tente d'articuler ses travaux autour des notions de transformation et de renouveau, elle développe des projets dans lesquels la matière lumineuse joue parfois avec les perceptions. La lumière devient un corps sensible au plateau au même titre que la scénographie ou l'artiste en jeu. Aurore sévit au sein de compagnies de théâtre, cirque et danse contemporaine en France et en Belgique. Elle initie ou participe à des projets en collaboration avec des artistes de tous bords; illustrateurs, plasticiens, metteurs en scène, scénographes, musiciens...

ELISE ABRAHAM

Création Costumes

Née en 1984 à Malmédy, elle suit plusieurs formations en création et réalisation de costumes liés aux arts de la scène, en couture, en tapisserie et garnissage de meuble. Mais c'est surtout en multipliant les collaborations qu'elle n'a cessé d'apprendre son travail. Durant les quatre années où elle était habilleuse au Théâtre Royal du Parc, elle a régulièrement collaboré à la réalisation des costumes avec, entre autres, Thibaut De Coster et Charlie Kleiner mann, Natacha Bellova ou encore Anne Guilleray. Outre le théâtre, elle a également assisté Marion Jouffre pour la réalisation de costumes pour le spectacle de cirque *De Nos Jours, Notes On* et *The Circus* de la Compagnie Ivan Mosjoukine. Elle a également réalisé les costumes pour *Unnamed* de la Compagnie de danse SOIT. Enfin, au cinéma, elle a réalisé les costumes des courts-métrages *Contre-courant* de Gaetan D'Agostino, *Non Merci* de Joachim De Smedt et *D'office* de Othmane Moumen et David Leclercq. Dernièrement, elle a créé les costumes pour le long-métrage *Totem* de Fred Deloof. Pour la Compagnie Gazon-Nève, Élise Abraham a signé les costumes de *Synovie*, *Les petits humains* ou encore *Celle que vous croyez*.

JÉRÔME GUIOT

Réalisation vidéo

Réalisateur belge né à Bruxelles, Jérôme Guiot travaille dans une multiplicité de domaines et de formes: clip, fiction et documentaire. S'il étudie la sociologie et le montage (INRACI), Jérôme se démarque rapidement comme réalisateur. Dans la musique, à travers des clips pour différents artistes francophones tels que Matthieu Chédid ou Stromae, il s'essaie à des formes courtes pour lesquelles il verra son travail récompensé. Il remporte ainsi, fruit d'une longue et fidèle collaboration avec Stromae, la Victoire de la musique et le Mia's du meilleur clip avec *Formidable*. Il n'abandonne pas pour autant le cinéma. Son court-métrage de fin d'étude *Retour simple* remporte le Prix du meilleur court-métrage Be TV à Namur. Jérôme Guiot travaille par la suite comme monteur (*Noces* de Stephan Streker). Il réalise enfin deux longs-métrages : *Pan!* et *First Man*, une production documentaire d'envergure internationale. Pour la création vidéo d'*En finir avec Eddy Bellegueule*, il s'entoure du chef opérateur cadreur et directeur de photographie Quentin Devillers, et de la cheffe opératrice du son Ophélie Bouilly.

SÉGOLÈNE NEYROUD

Création Sonore

Diplômée du Conservatoire National de Région de Nancy (France) en piano et solfège, elle suit un cursus de Jazz au cours duquel elle se concentre sur la voix. Parallèlement, elle commence la scène avec un groupe de chanson française (Les Papillons) puis participe à la création du trio vocal Full Metal Ponette. C'est au sein de ce trio qu'elle approfondit le travail polyphonique a capella. Elle se perfectionne auprès de François Valade (Studio des Variétés, Méthode Richard Cross) et de Christiane Legrand (Double Six, Swingle Singers), tout en s'ouvrant aux musiques improvisées et expérimentales (Xavier Charles, Géraldine Keller). Arrivée à Bruxelles, elle rencontre un groupe de comédiennes avec qui elle monte une chorale: Fritüür. Elle se forme parallèlement à la musique acousmatique auprès d'Annette Van de Gorne et de Philippe Mion, et reçoit le Prix des Petites Formes France-Taiwan en 2014 pour sa composition *Feral Thunderstorm*. Aujourd'hui, elle compose principalement pour le spectacle vivant et le cinéma (Fabrice Murgia, Laurent Micheli...) et travaille au Conservatoire de Mons comme pédagogue de la voix pour les comédiens.

EN FINIR AVEC EDDY BELLEGUEULE

Durée : 1h45

Âge : 14+

CRÉATION (DATES INITIALEMENT PRÉVUES) :

L'ANCRE (CHARLEROI) - DATES REPORTÉES

Tout-public : du 3 au 6 février

Scolaires : du 22 au 26 février

ATELIER 210 (BRUXELLES)

Du 9 au 20 mars (relâche les 14 et 15)

MAISON DE LA CULTURE DE TOURNAI/MAISON DE CRÉATION

Février 2022

MARS – MONS ARTS DE LA SCÈNE

Février 2022

DATES REPORTÉES À CONFIRMER :

L'ANCRE (CHARLEROI)

Tout-public : février 2022

CONTACTS PRESSE

L'ANCRE

Noémi Haelterman – Responsable presse & public - noemi@ancre.be - +32 (0) 473 78 00 67

COLLECTIF LA BÉCANE

collectiflabecane@gmail.com

Louise Manteau : +32 (0) 478 32 69 58

Jessica Gazon : jessgaz@yahoo.fr - +32 (0) 496 13 34 64

ATELIER 210

Alice Vanwindekens – alice@atelier210.be - +32 (0)2 732 25 98

L'ANCRE

A210

| mars >

PROJETS
CULTURELS
ET
MUSICAUX

LA COOP ASBL

taxshelter.be

FEDERATION
DU
THEATRE

LA CHARGE
DU RHINOCEROS

ING

L'ANCRE - THÉÂTRE ROYAL • 122 RUE DE MONTIGNY • 6000 CHARLEROI - BELGIQUE
- INFO@ANCRE.BE • +32 (0)71 314 079 • WWW.ANCRE.BE -